

**Tangence**



## L'étrangère timide

Rachel Leclerc, *Les vies frontalières*, Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 100 p. (avec cinq tableaux de Suzanne Grisé).

Louise Beauchamp

Numéro 35, mars 1992

Des écritures à lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025705ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025705ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchamp, L. (1992). Compte rendu de [L'étrangère timide / Rachel Leclerc, *Les vies frontalières*, Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 100 p. (avec cinq tableaux de Suzanne Grisé).] *Tangence*, (35), 123-125.  
<https://doi.org/10.7202/025705ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# d é l i e r e

## L'étrangère timide

Rachel Leclerc, *Les vies frontalières*, Montréal, Éditions du Noroît, 1991, 100 p. (avec cinq tableaux de Suzanne Grisé).

Voici ces vies frontalières où l'on ne se touche jamais, où s'effleurent les désirs qui ne peuvent s'assouvir. Se tourner vers la terre, celle qui reste quand on ne rejoint plus personne, cette terre limitrophe qui nourrit et nous affame aussi: c'est à cela que nous invite Rachel Leclerc.

L'écriture dans *Les vies frontalières* est porteuse de l'urgente nécessité de trouver l'humain en l'Homme, porteuse à tout le moins du désir d'un retour au primitif en nous. Serait-ce notre seule possibilité d'oublier nos peurs et nos limites? Être vierge devant l'inconnu: «j'ai peur je ne sais plus [...] / cette chose obscure est-elle ma langue» (p. 21).

Mais la frontière se situe en nous et hors de nous; les frontières, on le sait, sont innombrables: «Tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, la condensation et la profondeur.»<sup>1</sup>. On est toujours à la frontière de quelque chose, il en est de même pour la poésie, l'écriture en général. Nous recherchons toujours nos origines afin de répondre à la seule question vraiment fondamentale: qui suis-je?

Tout se passe comme si, dans ce recueil, Rachel Leclerc poursuivait une quête archétypale, un rêve fou d'être sans origine ou «d'être à soi-même sa propre origine»<sup>2</sup>: «[...] il fallait enfouir /

1 Philippe Sollers, *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, p. 75.

2 Michel Schneider, *Voleurs de mots*, Paris, Gallimard, coll. «Connaissances de l'inconscient», 1985, p. 286.

dans nos plis secrets notre mère» (p. 25); «[...] quand il faut / couper le ventre couper la langue» (p. 29).

La solitude et l'écueil où nous projette le questionnement ontologique finissent par apparaître fatalement comme un cercle vicieux; Rachel Leclerc nous en dévoile les moments extatiques et les conséquences. Les extases, ces moments où tout semble assez clair après tout et les autres, ces jours où rien n'arrive à la lumière, où il est impossible de se fondre à quoi ou à qui que ce soit: «[...] par quel chemin / atteignent-ils leurs semblables» (p. 21). Les vies frontalières ou la quête d'un lieu, d'un corps qui ne soit pas que du vent et de l'anticorps (p. 14).

Au centre du recueil, qui comporte une centaine de pages, l'écriture devient plus narrative, moins hachurée que dans la première partie où, en somme, elle tient de la légende et de la chronique: «l'autre à l'affût viendra / réciter la légende» (p. 14); «Je ne veux pas nous barricader / dans une chronique blême» (p. 40). À partir de la page 47, qui marque un tournant, nous lisons de petits tableaux qui se présentent comme l'envers, ou le négatif au sens photographique du terme, de l'histoire familiale, cette histoire des origines où l'on peut lire enfin l'âme des choses; et cela nous entraîne au-delà du temps et de l'espace même si ce passé est astreignant et douloureux. L'écriture advient comme un regard porté vers le passé, regard que l'on pose de loin en loin, quand tout est terminé et que l'on peut commencer à comprendre quelque chose. Mettre une frontière entre nous et notre douleur pour enfin naître comme personne, mais aussi et surtout comme écrivain: «Il arrive que tu retrouves tes certitudes. Parfois même en te retournant sous les draps le chemin se déploie» (p. 68).

Ce recueil s'inscrit dans un courant que, pour les besoins de l'illustration, je qualifierais d'archéologique, où l'écriture se fait par strates, par couches successives, afin de dévoiler ou de voiler quelque chose. Des types d'écritures qui grattent sous le vernis des souvenirs et des oublies comme par exemple celles de Claude Beausoleil, d'Emmanuel Hocquard, pour ne citer que celles qui me viennent à l'esprit. Rachel Leclerc s'attarde aux objets comme s'ils étaient des pièces à conviction pour arriver à mieux comprendre ce qui arrive ou n'arrive pas: «l'histoire entre les cailloux / ne remue pas ses fragments / d'os et de lumière / sa tribu ses poussières» (p. 45); «Ailleurs, c'est le sable qui obsède. Et à midi, voilà, l'homme prit le temps dans sa main, le désert,

l'irrésolu, posément fit le compte des particules, médita sur le nombre.» (p. 79)

Des tableaux de Suzanne Grisé accompagnent le recueil. Le mariage des textes et des illustrations est parfait; les uns se nourrissent des autres. On y voit un rappel des motifs scripturaux archaïques — l'imaginaire et la manière retrouvés des hommes préhistoriques.

Je m'en voudrais, au terme de ce bref parcours, de ne pas noter la parenté heureuse de ce livre achevé avec celui de Madeleine Gagnon, *Chant pour un Québec lointain*. Je choisis un extrait qui vous permettra d'en juger: «Alors, on s'invente des géographies, des zones cadastrées, des maisons ancestrales plus vraies que les demeures spectrales, moins éloignées que les abris de survivance imaginés là-bas au bout du chemin long»<sup>3</sup>.

**Louise Beauchamp**

---

3 Madeleine Gagnon, *Chant pour un Québec lointain*, Montréal, VLB/La Table rase, 1990, p. 17.